Master Negative Storage Number

OCI00070.13

MICROFILMED 1994

CLEVELAND PUBLIC LIBRARY
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND, OH 44110-4006

GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT,
PHASE IV.

THE RESEARCH LIBRARIES
GROUP, INC.

Funded in part by the
NATIONAL ENDOWMENT
FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without
permission from the Cleveland Public Library

Mayeux, Jean

Vie et aventures plaisantes

A Paris

1831

Reel: 70 Title: 13

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCL00070.13

Control Number: AAT-6231
OCLC Number : 07010778
Call Number : W 381.54B M453v
Author : Mayeux, Jean.
Title : Vie et aventures plaisantes, comiques et burlesques, de Jean Mayeux / racontées par lui-même, ...
Imprint : A Paris : Chez Gauthier, editeur ; Imprimerie le Normant fils, 1831.
Format : 20 p. : 1 ill. (woodcut) ; 16 cm.
Note : Title from cover.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/15/94
Camera Operator: RS

25

VIE
ET AVENTURES PLAISANTES, COMIQUES ET BURLESQUES,

DE

JEAN MAYEUX,

RACONTÉES PAR LUI-MÊME,

CONTENANT

Son origine, son éducation. — Ses adieux et son départ de la province. — Particularités de son voyage, et son arrivée à Paris. — Les événemens qui lui sont survenus dans la capitale. — Ses amours, son mariage, ses infidélités. — Conduite héroïque de Mayeux, et sa bravoure dans les trois journées de juillet. — Son zèle pour la garde nationale. — Ce qui lui arrive à la suite d'un banquet. — Désagrémens qu'il éprouve dans son ménage. — Mécontentement de son épouse sur ses fredaines. — Correction qu'elle lui donne — Mayeux est bafoué au café des Mille-Colonnes et à l'Ambigu-Comique. — Sa rencontre avec son ami Double-Mont. — Disgrâces que lui attire sa difformité. — Sa grande colère contre tous les artistes. — Vengeance qu'il veut en tirer, et les plaintes portées contre eux.

A PARIS,

CHEZ GAUTHIER, EDITEUR, RUE MAZARINE, N° 49.

1831.

Femme sensible, entends-tu le ramage, etc.

VIE
ET AVENTURES PLAISANTES,
COMIQUES ET BURLESQUES,

DE

JEAN MAYEUX,

RACONTÉES PAR LUI-MÊME.

Je suis né à Troyes, chef-lieu du département de l'Aube. Mon père, qui était boulanger, ne sut trop ce qu'il faisait quand il me fit. Je vins au monde avec une éminence dorsale qui m'a valu et me vaut encore de mauvaises plaisanteries, des quolibets et des caricatures de tous les genres et de toutes les espèces.

Mon susdit père, qui s'appelait Jacques Mayeux, s'étant enrichi dans l'art du pétrin, crut devoir me faire donner une éducation un peu soignée. Il m'envoya d'abord aux petites écoles, chez les frères coupe-choux, où j'appris à lire, à écrire et les premières règles de l'arithmétique. De là, on me mit en pension dans un collège, où l'on m'enseigna quelques bribes de latin, et à répondre la messe.

Dans ce maudit collège, ma bosse devint le point de mire des railleries de tous mes camarades. On me fit des espiégleries; comme, tu Dieu! je ne suis pas endurant, je voulus me fâcher, on me rit au nez, et qui plus est, on me donna des croquignoles, des soufflets et des coups de poings sur ma bosse; n'étant pas le plus fort, je devins le jouet de

tous les écoliers. Dans les rues on me montrait au doigt, et les demoiselles champenoises ne pouvaient s'empêcher de rire en me voyant passer.

Ce qui acheva de m'inspirer la plus grande aversion pour ma ville natale, fut l'avis suivant, inséré dans le journal du département de l'Aube :

« On a perdu un petit bossu, qui est en zig-zag, depuis les pieds jusqu'à la tête ; quatre pieds de hauteur, appuyé sur la moitié d'une canne de tambour-major, surmonté d'une protubérance de douze à quinze pouces de circonférence...

» Récompense honnête à qui le ramènera chez Jacques Mayeux, boulanger, rue du Bois. »

Le séjour de Troyes me devenant de plus en plus insupportable, j'allais demander à mon père, qui était veuf depuis plusieurs années, la permission de faire un tour à Paris, lorsque ce brave homme vint à mourir, en me laissant 3000 livres de rente. Après avoir arrangé mes petites affaires, je me préparai à partir pour la capitale. Le jour de mon départ je lançai à mes pays le couplet suivant :

AIR : *Du petit Matelot.*

Adieu, Troyens, adieu, canaille,
Je vous quitte, le cœur joyeux ;
Ma bosse, mes jambes, ma taille
Ne vous crèveront plus les yeux.
Quatre-vingt-dix-neuf belles têtes
De moutons et un Champenois,
Dit le proverbe, font cent bêtes :
Là-dessus, il n'est qu'une voix.

Je monte dans le coupé de la diligence, et je me place entre deux jolies femmes ; j'ai toujours aimé avec fureur le beau sexe, fou..., et pendant la route je liai connaissance avec ces dames ; je leur dis mille choses agréables ; en un mot je fus aimable au su-

prême degré; la plus jeune ne put résister à mes séductions; la plus âgée, au milieu de mon délire, glissa sa main dans mon gousset; et je ne la sentis pas, vertu bleue! Par un caprice inconcevable, je sortis du coupé et priai le conducteur de me jucher sur l'impériale de la voiture, je m'y endormis aussitôt. J'étais plongé dans un profond sommeil, lorsque la roue de la diligence passa sur une borne et me fit sauter sur le pavé; j'en fus quitte pour une cicatrice à la tête et une échancrure à ma bosse. Un des voyageurs s'étant heureusement aperçu qu'il était dégringolé quelque chose de dessus l'impériale, cria : *Ho hé! conducteur! ho hé! vous avez laissé tomber là-bas un paquet :* c'était moi qui étais le paquet; le conducteur, en me ramassant, me dit avec le plus grand sérieux, que si je tombais encore une fois, je perdrais ma place.

On doit penser que j'avais grand intérêt de bien me tenir; alors je voulus voir à ma montre quelle heure il était, ô désespoir! tonn... de D..., je ne la trouvai plus; on me dit que je l'avais perdue en faisant mon saut périlleux; mais je crus avec plus de raison que c'était la voyageuse dont la main s'était glissée furtivement dans mon gousset qui me l'avait soulevée.

Arrivé à Paris, je descendis avec ma valise dans un hôtel garni, rue du Pélican. A quelques pas de cet hôtel était un traiteur ou restaurateur; j'entre et je demande la carte; je me fais servir un potage au crouton; il était très-chaud; pendant que je souffle dessus, survint un grand gaillard, une espèce de coupe-jarret, qui se met à une table voisine de la mienne : Passez-moi le sel, me dit-il cavalièrement, je le lui passe complaisamment; passez-moi le poivre, j'en agis de même que pour le sel; passez-moi la moutarde, ajouta-t-il ensuite. A ces mots, la moutarde me

monte au nez, et je lui dis : Monsieur, me prenez-vous pour votre domestique? Le crâne se lève à son tour, et, sans me répondre, m'applique une vigoureuse paire de soufflets. Monsieur, ajoutai-je, une telle injure demande une réparation ; on n'insulte pas impunément un homme comme moi ! En achevant ces mots, je prends mon chapeau, je paie mon potage, et je sors ; j'entre chez un autre restaurateur, où j'achève de dîner.

Pour faire la digestion, je me rends au Palais-Royal. Comme j'avais entendu parler de la belle limonadière du café des Mille-Colonnes, je désirais la voir ; je monte dans ses salons, et je me fais servir une demi-tasse auprès du comptoir de la belle. Comme je sucrais mon café, je vis entrer l'homme aux soufflets ; il vint à moi et me dit : Eh bien! M. le bossu, ferez-vous encore l'impertinent? je feignis de n'être point fâché, et, pour éviter toute espèce de propos et adoucir son humeur altière, je lui propose galamment une demi-tasse, il l'accepte et la fait accompagner d'un petit verre de rhum. Je me lève un instant après, je paie au comptoir sa dépense et la mienne ; comme j'allais sortir, mon grand crâne me prend par dessous les bras et me porte en-dehors de la croisée, où il me tient en suspens : N... de D...! lui criai-je, ne me faites pas tomber. Les promeneurs du Palais-Royal s'arrêtèrent devant la croisée, et me voyant prêt à choir, les uns pariaient que je tomberais croix, et les autres face ; moi, pour leur faire niche à tous, je tombai sur mon cul ; j'en fus quitte pour une écorchure.

Il commençait à faire nuit ; je m'arrête auprès d'une borne ; un militaire de s'approcher aussitôt de cette borne, et, sans s'apercevoir que j'étais là, vu l'exiguité de ma personne, il se met à lâcher sur moi son urine. Elevant alors la voix, je lui dis : *Faites donc*

attention, militaire!... il y a un homme devant vous! Ce grenadier, faisant le sourd, continuait à m'arroser du superflu de sa vessie; je pris le parti d'évacuer la place.

Rendu à mon hôtel garni, je me couchai; j'avais besoin de dormir, après la journée malencontreuse que j'avais passée.

Le lendemain, je m'apprêtais à sortir, lorsqu'une demoiselle qui logeait sur mon carré, vint me prier de lui lacer son corset; je m'y prêtai de bon cœur. Cette nymphe *n'était pas piquée des vers* : je voulus prendre quelques libertés; elle s'échappa de mes bras en me disant : *Route ta bosse, mon ami.*

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, qu'un grand diable de lévrier sautant sur moi me serra le cou de ses deux pattes... f... Mosieu, dis-je au maître du chien, *appelez votre bête, ou je l'étouffe.* Celui-ci se mit à rire, car il voyait bien que c'était son lévrier qui m'étouffait.

Je poursuivais ma route, lorsqu'il me prit envie de lâcher de l'eau; je m'arrête au premier endroit, à quelques pas d'un corps-de-garde que je n'avais pas aperçu. J'avais commencé à vider mon réservoir, lorsqu'un gendarme vint à moi, me jette à terre, et me tire par mes deux jambes... : *f... gendarme,* m'écriai-je, *ça commence à me fatiguer de marcher comme çà, je ne suis pas chargé de l'enlèvement des boues de Paris... avec vos plaisanteries vous me sciez le dos. n... de D...*

Je dois dire à mes lecteurs, que personne comme moi n'a ressenti les feux de l'amour. Passionné pour toutes les belles, je leur présentais mes hommages et mon cœur. La plupart d'entre elles se moquaient de moi, et si j'ai réussi quelquefois dans mes entreprises, je l'attribue au caprice de ces dames, et le plus souvent à la puissance de mon or; mais ce n'est que

long temps après avoir été leur dupe que j'ai fait ces réflexions, car auparavant mon amour-propre m'avait persuadé que toutes les femmes étaient folles de moi; aussi m'écriai-je un jour, en me regardant dans une glace, et en me caressant la figure : *Polissonne de boute!... en fais-tu, des caprices!*

Je pinçais assez joliment de la guitare : on en parla à une femme entretenue qui logeait au premier de la maison que j'habitais; elle voulut m'entendre; je me rendis à son invitation. Cette dame, brune assez piquante, était assise mollement sur un sofa, avec un éventail à la main. — M. Mayeux, me dit-elle, excusez la liberté que j'ai prise de vous appeler; je suis folle de la musique.

La vue de cette charmante personne m'avait fait une vive impression; j'accordai ma guitare, et consultant mon cœur, je lui chantai, avec un accent passionné, en m'accompagnant de mon instrument, la romance suivante :

Femme sensible, entends-tu le ramage, etc.

Les contorsions que je faisais en chantant apprêtèrent à rire à la dame, car je m'aperçus qu'elle se cachait la figure avec son éventail, pour me dérober l'hilarité que produisaient sur elle mes grimaces sentimentales. Aussi la quittai-je brusquement, car, n.. de D..., je n'aime pas qu'on se moque de moi, à ma barbe.

J'avais fait la connaissance d'une jeune blonde, aux yeux languissans; je me présentai un jour chez elle; sa bonne me dit : *Madame n'est pas visible!... C'est égal, friponne, c'est égal*, lui répondis-je; *annonce-lui que c'est son petit Mayeux!*

Dans une de mes courses dans Paris, c'était en en hiver, il me prit envie d'aller voir patiner; je me hasarde même sur la glace; un patineur me renverse sur le dos : *heureusement que la tête ne porta pas*,

sans quoi j'étais f....! et je compris alors qu'une bosse n'était pas tout-à-fait inutile.

La vie de la capitale m'était assez agréable, à quelques déplaisirs et mystifications près. J'attendais un jour dans une guinguette du Mont-Parnasse, une grisette à laquelle j'avais donné rendez-vous; ma belle ne se pressait pas d'arriver. Pour charmer le temps, je m'entretenais avec la maîtresse de cette guinguette, à laquelle je faisais part de mes bonnes fortunes, et d'une de mes dernières parties de plaisir : *Nous étions trois jeunes gens*, lui dis-je, *nous avons ri comme des... comme des... comme des scélérats.*

J'achevais à peine ces mots, qu'un nommé Dumont, sans m'apercevoir, entre en chantant :

AIR : *Du château de mon oncle.* (Sortez à l'instant, sortez.)

DUMONT.

Toujours courir est mon lot;
Ici j'arrive au galop,
Demandant,
Suppliant
Et cherchant
Notre client.

MAYEUX, *regardant Dumont.*

Quel est c' paroissien? vraiment
J' crois qu'il est d' mon régiment.
C' farceur, en vérité,
A tout' ma conformité.

DUMONT, *regardant Mayeux.*

Quelqu'un m'examine...
La drôle de mine!
Si j'en crois mes deux yeux,
Oui, c'est mon ami Mayeux.

MAYEUX.

Comme il me reluque
Des pieds à la nuque!
Oui, d'honneur! c'est Dumont,
Surnommé le Double-Mont.

DUMONT.

Quoi ! c'est toi ?

MAYEUX.

Oui, sur ma foi.

DUMONT.

Te voilà !
Ah ! touche là.

MAYEUX.

Quel moment !
C'est charmant !
Vive un tel rassemblement !

ENSEMBLE.

Quel bonheur pour deux amis
De se trouver réunis !
Les montagn's, tu le vois,
S' rencontr'nt quelquefois. } *bis.*

Après ce petit dialogue, survint ma grisette. J'engageai mon ami Double-Mont à dîner avec nous ; et aussitôt je crie à la maîtresse de la guinguette : *Du serpent à la tartare !.... Des côtelettes de* tigre ! *tonnerre de Dieu....*

Le dîner fini, Dumont, voyant qu'il était de trop, se retira, et me laissa avec ma particulière, dont je n'eus pas à me louer, car elle me dit qu'elle n'était pas disposée... à m'écouter.

J'aime les femmes et les spectacles. Me promenant un jour sur le boulevard, avant d'entrer au théâtre de l'Ambigu-Comique, j'entre chez un marchand de vin à la porte duquel était une jeune marchande d'huîtres, assez fraîche et jolie ; on me fait entrer dans un cabinet ; je demande aussitôt des huîtres. La belle écailleuse arrive avec son panier, et commence à m'ouvrir des huîtres. Pendant qu'elle s'acquitte de sa besogne, je lui passe la main sur les reins en lui disant : *Qué qu'ça te fait, ma bonne, nous sommes seuls..... — Non, non, vilain magot, tu es un*

monstre, tu veux me séduire..... me répondit-elle.

Voyant qu'il n'y avait pas mèche à séduction, j'avalai les huîtres, que j'arrosai de quelques verres de vin. Après avoir soldé ma dépense, je sortis du cabaret et m'acheminai vers l'Ambigu-Comique, où je pris un billet. Vu l'exiguité de ma taille, j'avais cherché une place commode, et j'avais assez bien réussi, quand tout à coup vint se placer devant moi un grand gaillard de cinq pieds huit pouces, qui dérobait à mon rayon visuel toute espèce de communication avec le théâtre. Je me penche à droite, je me penche à gauche, impossible de rien voir..... Je lui dis à mi-voix, en douceur : Monsieur, rangez-vous un peu, je vous prie... Pas de réponse... Monsieur... appuyez sur la droite, de grâce... vous me bouchez la vue... Je t'en souhaite... il ne bouge pas plus qu'un mur :... ah! ma foi, la patience m'échappe; je lui flanque une espèce de coup de poing dans le dos, en lui disant énergiquement, eh! f....., Monsieur, rangez-vous donc, j'ai payé pour y voir. Mon pendard se lève et se retourne comme un furieux; ses mâtines de breloques m'attrapent à la figure et me cassent une dent. Et moi de crier, et le parterre de brailler : A la porte, le bossu! à la porte! à la porte! Les bons gendarmes m'emportent sur le boulevard, et me jettent au pied d'un arbre, comme un paquet de linge sale.

Je regagnai mon domicile, cruellement vexé, avec une dent de moins, ce qui ne m'empêcha pas le lendemain de poursuivre mes courses dans la capitale.

J'ai toujours eu beaucoup de goût pour les marchandes de modes; j'étais tous les jours à les guetter. Un soir j'en vis sortir une de sa boutique; je m'élance sur ses pas; mais un grand gaillard encore plus alerte que moi, n... de D..., vient s'interposer entre elle et Mayeux, et la prenant sous le bras, l'emmène

avec lui en me riant au nez, et en disant à cette jolie fille : *Il paraît, Mademoiselle, que vous donnez dans la bosse...*

Un autre jour, me promenant sur les quais, mon parapluie-canne à la main, comme M. Cottu, il survint une averse de pluie; en le déployant, j'aperçus une modiste avec son carton, qui hâtait sa marche. Je cours vers elle, et veux la mettre à l'abri de mon parapluie : Monsieur, ne vous découvrez pas, me dit-elle..., *Ne faites pas attention*, lui répondis-je, *je suis brûlant!... j'ai besoin d'eau, séduisante modiste!...* La pluie vint à cesser, la belle me remercie et entre dans une allée où je n'ose la suivre.

Las de mener la vie de garçon, je résolus de me marier, et de peupler le monde de petits Mayeux. Une charmante brodeuse m'avait donné dans l'œil; je lui fis la proposition de l'épouser; elle feignit d'hésiter, en me faisant entendre assez adroitement que ma bosse n'était pas une recommandation en ma faveur. A mon tour, je lui dis avec une sorte d'impudence, qu'un bossu en valait un droit, et que dans les petites boîtes étaient les bons onguens.

La jeune donzelle consentit donc à partager ma couche, elle avait ses raisons pour cela. La municipalité de mon arrondissement reçut nos sermens de vivre l'un pour l'autre, comme deux tourterelles. Quant à l'église, je crus devoir me passer de sa sanction. La noce se fit aux Vendanges de Bourgogne. Mon ami Double-Mont fut de la fête. Il me fallait bien un pendant pour faire les honneurs du repas.

Après la panse, la danse; après la danse je conduisis ma brodeuse dans le lit nuptial. J'eus lieu de soupçonner dans cette première entrevue que ma belle n'était pas à son apprentissage, et au bout de sept mois je fus convaincu que ma femme m'avait

fait cocu. Je voulus crier, elle m'imposa silence, en me jetant les chaises à la tête : elle était vigoureuse, elle aurait fini par m'assommer, pour me prouver que j'avais grand tort de douter de sa vertu.

Je pris mon mal en patience et je continuai à m'acquitter des devoirs de mari ; ce qui me produisit une suite de trois autres petits Mayeux que je ne pouvais renier, car ils étaient tous marqués de la lettre B.

Une femme seule ne me suffisait pas ; je donnai des coups de canifs dans le contrat, et je promenai mon humeur volage dans des lieux que la décence m'enjoint de ne pas nommer. Non content de ces excursions anti-conjugales, je me fis avec mon argent une maîtresse ; c'était une lingère assez fraîche, dont je n'étais pas assurément la première connaissance.

Cependant j'éprouvais de temps à autre des remords qui me faisaient gémir sur mes égaremens. Un jour, en sortant de chez ma dulcinée, je me dis à voix basse : *Un père de famille avec quatre enfans !... je suis un profond scélérat !...*

Arrivèrent les trois fameuses journées de juillet 1830. Je m'armai d'un pistolet de cavalerie et courus, comme un bon patriote, au danger. Un jeune homme était posté devant moi, faisant feu de son arme, et dans une attitude qui me gênait beaucoup : *Mille tonnerres de D...*, lui dis-je, *jeune homme, prenez donc garde, votre derrière me sert de lunette, je n'ai f..... pas besoin de ça pour voir.* L'individu ne m'entendit point, ou feignit de ne pas m'entendre, et les positions restèrent les mêmes.

Bientôt les Parisiens s'empressèrent d'élever des barricades, dans toutes les rues, sur les boulevards. Je travaillai avec ardeur à dépaver les rues, et à rouler les tonneaux, et même des voitures. Je payai de ma personne. Le soir on me mit en sentinelle, au-

près de ces barricades où je figurais d'*aplomb*... et *solide au poste, tonnerre de D....*

Le lendemain, comme étant un citoyen de bonne volonté, on me fit monter la garde auprès de cabinets d'aisances, dont on vidait les fosses, en me disant que c'était un poste honorable; je m'écriai aussitôt : *Ils appellent ça un poste d'honneur!..... je crois qu'ils se f.... de moi,.... tonnerre de D....* La place n'était pas tenable; aussi je pris lestement mon parti, et sans tambour ni trompette, je regagnai mon domicile, persuadé que le poste se défendrait par lui-même.

Comme je suis naturellement curieux, je m'arrête volontiers au coin des rues, sur les places publiques, dans les carrefours, pour lire les affiches qui y sont placardées. Dernièrement la foule me pressant autour d'une de ces affiches que je commençais à parcourir, je crus qu'on m'allait étouffer : ce qui me fit proférer ces mots : *Le diable emporte la liberté de la presse, nom de D....*

Les caricatures attirent aussi mon attention. Traversant un beau jour le passage Véro-Dodat, je vois avec surprise, et encore avec plus d'indignation, chez un marchand de gravures, parmi ses estampes, que moi Mayeux, faisais le sujet de plusieurs caricatures. Un bossu qui survint, crut aussi se reconnaître dans ces mauvaises plaisanteries. Je lui adresse alors la parole : *Ah! f..... on nous dessine d'après la bosse; c'est trop de vexations, nom de D..... formons un rassemblement, enfonçons la boutique, les caricatures et tout le passage Véro-Dodat.* Mon confrère de la bosse se mit à rire de ma colère de dindon, et me dit : vous êtes bien bon de vous irriter pour ces misérables charges; le mépris est tout ce qu'elles méritent; s'en scandaliser ne sert à rien, sinon à nous couvrir d'un nouveau ridi-

cule. Les raisons du confrère ne me paraissant pas concluantes, je le quittai brusquement.

A peine sorti du passage Véro-Dodat, je rencontre plusieurs personnes de ma connaissance, parmi lesquelles figurait un jeune homme avec rédingotte grise et petit chapeau. Je ne pus m'empêcher de leur dire, à la vue de cet individu ainsi habillé et coiffé : *On voit que tout le monde s'en mêle, nom de D....! on prostitue le chapeau du grand homme.* Ma remarque déplut au jeune homme; il voulut se fâcher, par prudence je m'esquivai.

Lors de l'organisation de la garde nationale de Paris, je me proposai d'en faire partie ; car il m'est avis que je ne manque pas de cœur, que j'aime ma patrie, et que j'ai en horreur les Henri quinquistes, nom d'une carabine à deux coups. Aussi, voyant défiler sur la place du Carrousel, un bataillon de gardes nationaux, s'alignant et marchant comme la ligne, je ne pus m'empêcher de m'écrier : *La voilà donc cette belle garde nationale dont je suis susceptible de marcher avec!....*

Vu l'exiguité de ma taille, je compris que je ne pouvais être admis dans le corps des grenadiers ; j'entrai dans les chasseurs, et demandai en même temps à être de la mobile. Ma demande fut accueillie. Un matin que j'allais à un poste où je devais monter la garde, passant dans une petite rue détournée, où circulent des filles publiques, je fus accosté par l'une d'elles : *Pas possible, mon cœur,* lui dis-je, *je suis de service... en revenant, je ne dis pas....*

Tout n'est pas rose dans la vie; en lisant, il y a peu de jours les affiches de théâtres, je vis avec une surprise mêlée de la plus vive indignation qu'on m'avait mis en scène; une de ces affiches portait

M. Mayeux ou *le Bossu à la mode;* une autre me désignait seulement sous le nom de *Bossu.* Je ne suis pas endurant moi, et je dis : *La fortune m'a tourné le dos, tonnerre de D...; mais je vais cabaler solidement, et rira bien qui rira le dernier, nom de D....!*

En rentrant chez moi, tout rouge de colère, ma femme commence une litanie d'injures, d'une bonne longueur : ah coquin ! ah scélérat ! vieux dromadaire, tu courras donc toujours la gueuse ! Ah ! je vais t'apprendre..... En parlant ainsi, elle me prit par le bras, et commença à me secouer violemment ; la scène était très-orageuse ; comme en ce moment, j'étais de service, en habit de garde nationale, je tire mon sabre, en criant de toute ma force *Lâchez-moi, Madame Mayeux, je suis de la mobile, nom de D....* Ce qui n'empêcha pas la chère épouse de battre la générale sur ma bosse.

Malgré les querelles de mon ménage, et les corrections de Mme Mayeux, je papillonnais auprès de toutes les belles, et je m'émancipais assez souvent avec les grisettes et les filles qui faisaient leur commerce en plein vent. A force d'aller à la fontaine la cruche se casse. Ma conduite immorale m'attira une disgrâce à laquelle je ne m'attendais pas. Une maladie s'insinua dans mon sang, et porta le désordre dans tous mes membres. Un charlatan me fit avaler du jus de thermomètre ; ah ! quelle mauvaise boisson ! je pensai rendre l'âme. Au mal qui me tourmentait cruellement, ajoutez les injures, les criailleries de Mme Mayeux, assaisonnées de quelques bourrades, et vous aurez une idée de la position infernale où je me trouvais. J'avalai un tonneau de tisane, des drogues de toutes les espèces. Ce n'était pas le moyen d'engraisser ; aussi je devins sec comme une planche, il ne me resta plus de tout mon indi-

vidu que la peau et les os : *Tonnerre de tous les diables, j'en ai vu de cruelles !...*

Après avoir passé par cette maladie, j'aurais dû enfin me corriger, et renoncer au libertinage; il n'en fut pas ainsi : je recommençai à courir et à faire mes farces. Au milieu de cette vie licencieuse, les caricatures que l'on faisait journellement de ma personne mêlaient de l'amertume à tous mes plaisirs. J'avais à me plaindre de ces mauvaises charges, et je crus ne pouvoir faire mieux pour me venger de l'impertinence de ces barbouilleurs, de rétablir la vérité. En conséquence, ayant résolu de me faire peindre, j'allai trouver un artiste du Louvre à qui je dis : *Faites-moi ressemblant :... ces farceurs me font toujours en caricature,... ça me vexe, n.. de D...* Mon ami, me répondit-il, je ne puis remplir votre objet; je n'ai pas l'habitude de peindre les singes ou les polichinelles. Le compliment était court. J'eus un moment l'envie de me fâcher; mais l'artiste était un grand gaillard qui ne m'avait par l'air d'être endurant. Je me retirai brusquement, en lui faisant une grimace effroyable.

Les peintres, les graveurs, les lithographes s'amusaient journellement à mes dépens : les rimailleurs s'en mêlèrent aussi. Un de ces derniers m'avait vexé par une chanson qui se chantait dans les rues. Je voulus m'en venger par une épigramme; mais, comme je ne suis pas fort sur le vers, j'allai trouver un écrivain du Palais-Royal, qui me tourna à sa façon le quatrain suivant que j'envoyai à mon mystificateur :

A ton sort, rimeur sec et froid,
Je préfère ma destinée :
J'ai la taille un peu contournée,
Mais toi, tu n'as pas le cœur droit.

Le mystificateur n'en fut point scandalisé. Me rencontrant un jour dans la salle des Pas-Perdus du Palais-

de-Justice : Ah! vous voilà, M. Mayeux, dit-il, je suis enchanté de vous voir; diable, vous tournez bien l'épigramme. Vous êtes digne d'être de la société des Bergers de Syracuse. Oserais-je vous proposer de vider un verre de vin avec moi. — Volontiers, Monsieur. Nous entrons chez un marchand de vin. Je fis appeler une marchande d'huîtres, et voilà le mystificateur et le mystifié qui avalent avec une merveilleuse avidité les huîtres qu'ils ont soin d'arroser de fortes libations de vin blanc. Vint le quart-d'heure de Rabelais; mon chansonnier n'avait pas le sou. Je fus obligé de payer le vin et les huîtres. En sortant du cabaret, mon homme me propose d'entrer au café... *Pas si bête!* lui dis-je, *chat échaudé craint l'eau chaude;* et nous nous séparâmes.

Les fumées du vin blanc m'avaient monté à la tête, et réveillé en moi des pensées charnelles. Pour apaiser mes feux, je monte chez une nymphe du Palais-Royal. Après un quart-d'heure d'entretien avec la donzelle, m'apprêtant à sortir, sa bonne me présente une cuvette pour me laver les mains. Je lui dis : *N.. de D...*, *il faut convenir que ta maîtresse est une fameuse gaillarde.* C'est ce que tout le monde dit, en me souriant malicieusement.

Ne pouvant faire un pas dans la capitale sans rencontrer mon individu, tourné en caricature, je résolus d'en finir avec tous ces farceurs d'artistes qui avaient pris mon dos pour le point de mire de leurs quolibets; je rédigeai contre eux une plainte que j'allai porter moi-même à M. le procureur du roi, auquel je dis: *Oui, f....., Monsieur, je viens vous porter plainte contre des polissons d'artistes qui m'ont tiré en caricature; la France est libre, tonnerre de D...*, *j'ai le droit de porter ma bosse comme auparavant; ça doit attirer toute l'attention du gouvernement, car c'est pire que les casseurs de méca-*

niques. Bah! M. Mayeux, me répondit M. le procureur du roi, vous prenez la mouche un peu vivement; si je donnais cours à votre plainte, le procès en police correctionnelle deviendrait un véritable comédie, et les rieurs ne seraient pas de votre côté.

En quittant le magistrat, je me rendis à un banquet patriotique où j'avais été invité pour mon argent par les camarades de ma compagnie. Le vin de Champagne ne fut pas épargné; je l'avalais comme du petit lait. Après avoir bien bu, on se mit à chanter et à porter des toast. Voici celui que j'adressai au général Lafayette :

AIR : *De la Baronne*.

A Lafayette
Je bois ce grand verre de vin;
Je viderais une feuillette,
Tant à la gloire qu'en l'honneur
De Lafayette.

Je quittai enfin le banquet patriotique, et tout en chancelant, je regagnai mon domicile. Ma femme, irritée de me voir dans un état complet d'ivresse, se mit à m'accabler d'injures, et des injures voulut passer à des gestes offensifs. Comme le vin donne du courage, je la saisis par ses jupons, en lui criant de toutes mes forces : *Halte là, madame Mayeux! quand j'ai bu, je suis terrible!* En achevant ces mots, je tombai sur mon derrière, et ne pouvant me relever, la bonne dame appela une de ses voisines pour l'aider à me transporter sur mon lit, où j'achevai de cuver le vin que j'avais bu outre mesure au banquet patriotique.

Dans Paris, tous les jours nouvelles farces. Passant, il y a quelques jours, près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, j'aperçus des groupes de monde; je m'informai ce qui donnait lieu à ces rassemblemens. On me dit que c'étaient les carlistes qui avaient célébré l'anniversaire de la mort du duc de Berri, et qu'on

avait couronné d'immortelles le portrait lithographié de Henri v, l'enfant du miracle; que le peuple faisait en ce moment justice de cet attentat au gouvernement, en commettant quelques dégâts dans le lieu prétendu saint. Je crus y devoir entrer en m'écriant : *N... de D..., en finirons-nous enfin avec les carlistes?* Ah! c'est M. Mayeux, s'écria quelqu'un, il n'y a point de bonnes fêtes sans lui : il va nous aider à descendre la croix; nous la mettrons sur son dos, et puis roule ta bosse et la croix, mon ami Mayeux.

Comme je n'étais pas d'avis de servir de risée au public, je m'esquivai au plus vite. En sortant de l'église, je rencontrai mon ancien ami, M. Double-Mont. En voyant marcher ainsi deux montagnes ensemble, les enfans commencèrent à nous suivre et à crier au chiant lit. Pour nous dérober à leurs criailleries, nous entrâmes chez un marchand de vin, où je fis de la politique, ton..... de D..., à faire trembler toutes les puissances continentales.

Ici se bornent mes aventures jusqu'à ce jour; comme il est certain qu'il m'en arrivera de nouvelles, j'aurai soin d'en instruire le public par la voie de l'impression, persuadé que son petit Mayeux a été créé et mis au monde pour le divertir et l'amuser.

W381.54B—
M453v

W100498 ★

IMPRIMERIE LE NORMANT FILS, RUE DE SEINE, N° 8.

4209